

Le petit Québec et le verglas

Maxime-Olivier Moutier

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moutier, M.-O. (1998). Le petit Québec et le verglas. *Moebius*, (77), 61–63.

MAXIME-OLIVIER MOUTIER

Le petit Québec et le verglas

Mardi 6 janvier, 20 h 10

Montréal, quelques heures avant le noyau du grain

Comme dans la plupart des histoires que raconte Maxime-Olivier Moutier, il était tombé beaucoup de verglas durant toute la nuit. Plusieurs millimètres de pluie en quelques heures, des heures où la chute subite de température avait tout fait se retourner en verglas. Et détruire des arbres et des automobiles. Et tomber des tonnes de vieillards sur le trottoir, et se casser des clavicules, des coudes et des rotules. Un verglas de compagnie d'assurances. Un verglas, surtout, de panne d'électricité.

Pendant ce temps, dans cette histoire, une femme vit toute seule avec ses deux enfants. Toute seule dans une grande maison de banlieue. Une maison toute blanche, comme toutes les maisons de la rue, toutes les maisons du quartier. Une maison de laquelle le bonhomme a foutu le camp. Dans laquelle une femme vit désormais avec ses deux enfants, comme en 1990. Une femme restée fière, décidée à ne pas céder devant l'inéluctable sort qui attend tous les gens honnêtes dans le détour; le triste sort des banlieusards. Un sort de divorce et de piscines creusées. Une vie de tondeuse et d'alcoolisme, où les femmes sont battues, pendant laquelle les enfants manquent gravement d'amour. Malgré l'hypothèque et les vacances à Sainte-Adèle.

Des pannes d'électricité, il y en avait eu beaucoup. 750 000 abonnés ont été plongés dans l'ombre. Les systèmes de chauffage ne fonctionnaient plus, les feux de circulation ne servaient plus à rien. Comme c'est souvent le cas, en pleine nuit. L'hiver. Sur la rue Ontario, évidemment. Il était tombé beaucoup de verglas et des pylônes s'étaient effondrés dans le bout de Rawdon. Les répara-

tions furent longues à effectuer. En pleine forêt, en région éloignée, l'accès aux transformateurs n'était pas très facile. Il fallait parfois se rendre sur les lieux en motoneige. Les hommes d'Hydro avaient eu du mal à rétablir le tout. Les maisons s'étaient vite refroidies, et celle dans laquelle vit notre amputée de famille n'y avait pas échappé. Au début, les enfants avaient trouvé cela très drôle, mais plus l'humidité gagnait de l'espace, plus il était difficile de construire des vaisseaux en Lego. Plus on avait faim et plus on avait envie d'aller se réfugier dans un café comme chez Dunkin' Donuts, où il y aurait des beignes sucrés et du chocolat chaud.

Mais la mère, de sa fierté de femme angoissée, dépassée de l'intérieur par des événements pareils, avait choisi d'être forte. Elle voulait donner une bonne image à ses enfants. Pour faire comme si la vie n'avait pas autant changé qu'on le croyait. Pour qu'ils se rappellent, les enfants, que leur mère n'avait jamais craqué. Qu'elle était forte et qu'elle pouvait très bien se passer des hommes.

Tout de même il faisait très froid, et personne ne savait si on allait pouvoir dormir là. Mais il fallait être forte, et faire comme aurait fait leur père dans ce cas-ci. Elle descendit à la cave, chercher le barbecue, avec l'aide du plus vieux. Maman va faire du barbecue, leur avait-elle dit. Pour les calmer. Pour faire comme si nous avions l'habitude de tourner les drames en petites blagues. Comme s'il était nécessaire de toujours vouloir tout tourner à la blague. Maman va faire du barbecue, des hamburgers. Car il n'y a rien comme une bonne panne d'électricité pour faire la fête. Surtout quand on est seule dans une maison blanche de banlieue, surtout lorsque l'on voudrait qu'il soit encore là, le mari, surtout avec deux enfants; dans le noir, dans le froid, autour d'une bougie-père Noël.

Pour faire des hamburgers, mais aussi pour réchauffer l'atmosphère. Couper l'humidité et faire cuire des guimauves à la fin. Mais le problème avec les barbecues, c'est qu'ils dégagent tous du monoxyde de carbone. Particulièrement quand on les allume, comme l'a fait la femme. Et le monoxyde de carbone est très nocif pour la santé des femmes et des enfants. Particulièrement quand on en

trouve dans une maison. Et que personne n'a pensé à laisser une fenêtre ouverte, parce que personne ne sait ce qui se passe, exactement, avec le monoxyde de carbone, quand on nous oblige à en respirer. Étant donné que c'est plutôt invisible, du CO, très vite, après que maman eut allumé le barbecue, tout le monde est mort.

On ne peut pas dire que c'est une histoire qui apportera quelque chose de signifiant dans la vie et l'œuvre des habitants de notre planète. C'est même une histoire qui ressemble étrangement à quelque chose qu'on a déjà lu quelque part; dans un journal, ou dans un livre de Moutier. Ce n'est pas une grande histoire. Rien qui fasse penser qu'il y aura tout le temps quelqu'un de malheureux, quelque part dans une maison tout à fait quelconque. Rien qui nous obligera à remettre nos principes en question.

On dénombre tout de même trois décès reliés à l'utilisation de chauffage de fortune. Car il y en a toujours qui seront assez débiles pour imaginer qu'on peut chauffer une maison avec du matériel de camping. Trois décès et quatre incendies, allumés par des foyers mal contrôlés ou des bougies mal éteintes, dont une porcherie de Saint-Mathieu. On peut ajouter à ce bilan la mort d'un vieillard, qui aurait apparemment glissé dans les escaliers, ainsi qu'un homme dans la vingtaine, happé par une souffleuse en voulant traverser la rue Sherbrooke pour rattraper son autobus. Mais ce n'est encore pas ce qui révolutionnera le monde diplomatique. Ce n'est pas ce qui va faire cesser les massacres en Algérie non plus. Ni faire baisser les impôts. Ni faire repousser les 15 000 arbres de la Communauté urbaine de Montréal, abîmés par les chutes dudit verglas. Les plus importantes depuis 1982.

C'est le genre de faits d'hiver qui n'intéressent que les petits cons comme Maxime-Olivier Moutier. Un conte de fées qui finit mal. Une histoire tragique. À l'image de toutes les histoires où il n'y a pas d'homme dans la maison. Pas d'homme pour aimer la femme qui habite dans cette maison. Personne pour rassurer les enfants, quand il tombe du verglas à n'en plus finir. Les plus importantes précipitations du genre depuis 1982.

Extrait de *Quelque part en hiver*, recueil en préparation.